

XAVIER WALTER

Chine rouge

*II Un pays jeune et vieux à la fois,
à l'aube de son histoire*

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE



CHINE ROUGE

II

Du même auteur

Ouvrages sur la Chine

John Barrow, un Anglais en Chine au XVIII^e siècle, préface d'Alain Peyrefitte, Payot, 1994.

Avant les grandes découvertes, Une image du monde au XIV^e siècle, Le voyage de Mandeville, préface de Pierre Chaunu, Alban, 1997.

Petite Histoire de la Chine, Eyrolles, 2007.

Monsieur Liu, édition Ndze, 2003.

Le voyage de l'Hippopotame. Jusqu'en Chine sous Louis XVI, François-Xavier de Guibert, 2001.

Pékin terminus, En chemin de fer jusqu'en Chine à la veille de 1914, François-Xavier de Guibert, 2004.

Chroniques de France, de Chine et d'ailleurs, vingt ans avec Alain Peyrefitte, 1979-1999, François-Xavier de Guibert, 2005.

La troisième mort des missions de Chine, 1733-1838, François-Xavier de Guibert, 2008.

Confucius attendait-il Jésus Christ ? François-Xavier de Guibert, 2008.

Chine rouge, T. 1, François-Xavier de Guibert, 2010.

Autres applications

Conversation avec Henri, comte de Paris pour un testament politique, François-Xavier de Guibert, 1999.

Un roi pour la France, Henri comte de Paris, préface d'Emmanuel Leroy-Ladurie, François-Xavier de Guibert, 2002.

Jacques Leroy-Ladurie, paysan militant, 1925-1940, François-Xavier de Guibert, 2008.

Actualité du doute, actualité de la foi, François-Xavier de Guibert, 2007.

Xavier Walter

CHINE ROUGE

II

Un pays jeune et vieux à la fois,
à l'aube de son histoire

Chroniques

François-Xavier de Guibert
10, rue Mercœur
75011 Paris

L'histoire est un miroir pour gouverner.

Sima Guang, XI^e siècle

Ma patrie bien aimée est un pays vieux et jeune à la fois. Vieux, parce son histoire compte plusieurs millénaires. C'est avec diligence et sagesse que la nation chinoise a donné le jour à une splendide civilisation et apporté des contributions significatives aux progrès de l'humanité. C'est un pays jeune, parce que la République Populaire de Chine a tout juste soixante ans, et que le pays a entamé sa politique "réformes et ouverture", il y a trente ans seulement. Le peuple chinois a fondé la Nouvelle Chine, suite à une longue période de combats ininterrompus et après avoir enfin trouvé, au prix d'efforts soutenus, la voie d'un développement compatible avec les caractéristiques de notre nation. C'est la voie du socialisme aux caractéristiques chinoises.

Wen Jiabao,

Premier ministre de RPC,
à Cambridge, le 2 février 2009

Introduction

Septembre 2006, mon épouse et moi sommes en Chine pour la cinquième fois. Nos séjours de 1999, 2001, 2002, 2005, 2006 nous mettent en position de mesurer (fût-ce très subjectivement) l'évolution de l'Empire. Nous sommes à Pékin pour la troisième fois, avons déjà été à Shanghai une fois. De Pékin, nous avons modestement rayonné vers le Shanxi, en 2002 : Taiyuan, Pingyao et sa région ; de Shanghai, en 2001, vers le Jiangsu et le Zhejiang : Suzhou, Hangzhou. En 2005, nous avons parcouru à bicyclette, une semaine durant, la campagne du Guangxi le long de la rivière Li, à partir de Yangshuo. Quarante-huit heures passées à Guilin nous ont alors montré aussi ce qu'est une petite métropole provinciale méridionale¹, à 25° de latitude nord, fière de ses vingt-quatre siècles d'histoire. Nous avons vu les campagnards chinois d'un peu plus près que du chemin de fer et constaté comme l'agriculture chinoise demeure fidèle à des techniques millénaires ! Petites parcelles, buffles attelés à un araire, paysans armés de houe : dans le cadre extraordinaire des « dents de dragon » et des bambous du Guangxi, ce sont des *shanshui* que nous avons l'impression de parcourir à bicyclette ! Les *shanshui* : « montagne et eau », ces tableaux chinois traditionnels nés sous les Tang. Une surprise toutefois, en ce printemps où traditionnellement les Chinois repiquaient le riz, les pieds dans l'eau et le dos courbé vers le sol : on ne repique plus le riz, on jette à la volée de jeunes pieds de

1. Environ 700 000 habitants.

riz dont nous apprendrons qu’ils sont génétiquement modifiés. Ce sont de vieilles femmes, souvent, qui s’y livrent, parlant très fort et riant plus fort encore ! Un matin, nous avons croisé une vieille paysanne, toute menue qui menait un buffle, Josseline a voulu la photographier ; la vieille femme en parut enchantée, mais sembla poser une condition à la prise de ce cliché qu’elle ne verrait jamais : que j’y figure à son côté ! Un autre jour, nous déjeunions d’un plat de nouille à la table d’un *fandian* – *fan*, nourriture, *dian*, boutique – qu’il paraîtrait impropre à un Occidental d’appeler restaurant : c’est un local ouvert sur la rue tout à la fois cuisine et salle à manger, voire chambre à coucher, quand le rideau de fer en est descendu... Là, nous avons vu approcher un couple de très vieilles personnes, tirées à quatre épingles et affichant le plus merveilleux des sourires ; l’homme nous dit un mot, puis désigna les deux bouteilles de plastique, vides, qui étaient attachées sur nos vélos. Je les lui remis immédiatement, il remercia très chaleureusement, se cassant en deux et débitant un couplet dont, malheureusement, nous ne percevions pas le moindre sens. Il me rappela le vieux coiffeur qui, dans une ruelle de Hangzhou, avait fait comprendre à Josseline, avec une suprême courtoisie, que si elle était fatiguée, elle pouvait s’asseoir un moment sur son fauteuil. Le vieil homme portait costume trois pièces en pied-de-poule et nœud papillon !

En 2006, nous faisons le tour de trois capitales historiques : Pékin encore, Xi’an (Shenxi) et Nankin (Jiangsu). Nous nous envolerons de Shanghai pour rentrer en Europe. Périple exclusivement urbain avec liaisons aériennes, n’était Nankin Shanghai que nous ferons en train. En trois heures et demie, à cent kilomètres à l’heure, excellent poste d’observation ! J’aime la Chine, son histoire, ses arts et la sagesse confucéenne ; son évolution me passionne, mais ce m’est avant tout une joie de retrouver le peuple chinois, son dynamisme, son appétit de vivre qui semble si souvent amour authentique de la vie. Imaginatif et bricoleur, il donne le sentiment d’improviser à tout moment jusque dans les gestes les plus quotidiens ! Un sèche-cheveux sert à attiser les braises qui cuisent les brochettes ; les vélos, de minuscules carrioles traînent

des amoncellements formidables de ballots en tout genre ; balais de chiffons ou de brindilles, sièges rafistolés, vêtements qui sèchent sur les fils électriques, tout y sent le système D, en quoi les Chinois paraissent sans égal. « L'industrie est garante du succès », a dit Confucius² et tout succès concourt au bien-être lequel est relatif à chacun. Les Chinois sont « industriels », en cela qu'ils sont actifs et ingénieux. Observez-les s'installer pour dîner sur le trottoir, il est rare de ne pas découvrir dans leur environnement provisoire un objet bricolé détourné de sa vocation première pour la plus grande fierté de son auteur et la joie manifeste de son entourage ! Nécessité fait loi, et l'on retrouve un peu partout l'équivalent de « la grande jarre ébréchée qui sert à caler la porte d'entrée » chez le grand-père Qi, patriarche du *Petit-Bercail*, dans *Quatre générations sous un même toit*, le merveilleux roman de Lao She. Il n'est pas jusqu'à cette astuce dans la lutte contre la gêne sinon la misère, qui ne suggère l'inépuisable ressource du Chinois face à l'imprévu. Il « sent » ce qu'il doit faire avant même d'y avoir réfléchi ! J'aime cette formule lue, je ne sais plus où, et qui est à peine un paradoxe : « La Chine est sans surprise, c'est-à-dire pleine d'inattendu ! » J'en ai trouvé l'explication (une explication ?) chez Gou Hongming qui vivait, il y a une centaine d'années : « Qu'est-ce que le véritable Chinois ? Le véritable Chinois est un homme qui mène la vie d'un homme de raison adulte avec le cœur d'un enfant. L'esprit chinois est un esprit de perpétuelle jeunesse. [...] C'est une heureuse union de l'âme et de l'intelligence³ ».

Comment vivre dans une « société harmonieuse... »

L'âme, vous la croisez dans la rue, le peuple en est l'image ; l'intelligence et ses hardiesses vous entourent dans les villes modernes qui laissent à l'Occidental l'impression que le Chinois

2. *Lunyu*, xx, 1. Traduction de Pierre Ryckmans, Gallimard, 1987. Toutes les citations de cet ouvrage confucéen émanent de la traduction de Pierre Ryckmans.

3. Gou Hongming (Kou Houn Ming), *L'Esprit du peuple chinois*, 1915, éditions de l'Aube, coll. « poche », 2002, p. 45-46.

n'a rien à apprendre de lui. L'une et l'autre images de la Chine aujourd'hui justifient séparément, ensemble à plus forte raison, le mot du P. Bernard Bro : « un milliard d'hommes qui n'a aucun besoin de nous ». Au plan politique et social, au moins ! Frère Bernard, bien sûr, ne me parlait pas du plan religieux, si singulier, au reste, chez les Chinois... À ce milliard d'hommes, il faut un gouvernement répondant aux exigences qui caractérisent le *junzi*, l'« honnête homme » confucéen, défini au paragraphe XX, 2 de *Lunyu*. « Zizhang demanda à Confucius : “Que faut-il faire pour pouvoir gouverner ?” Le maître dit : “Qui cultive les cinq trésors et élimine les quatre fléaux peut gouverner.” Zizhang dit : “Quels sont ces cinq trésors ?” Le Maître dit : “Un gentilhomme est généreux sans rien dépenser. Il fait travailler les gens sans les faire grogner. Il a des volontés mais point de convoitises. Il est serein sans être indifférent. Il a de l'autorité, mais n'est pas tyrannique. Zizhang dit : “Être généreux sans rien dépenser, qu'est-ce que cela veut dire ?” Le Maître dit : “S'il laisse les gens poursuivre les activités qui leur sont bénéfiques, n'est-il pas généreux sans rien dépenser ? S'il ne leur assigne que des tâches raisonnables, qui grognera ? Si sa volonté désire le Bien et recueille le Bien, quelle place y aurait-il pour la convoitise ? Un gentilhomme traite de même une population nombreuse et une population clairsemée, il traite de même les grands et les petits, il accorde la même attention à tous. N'est-il pas juste de dire qu'il est serein sans être indifférent ? Un gentilhomme est vêtu correctement, son attitude est imposante : les gens le regardent avec une admiration craintive. N'est-il pas juste de dire qu'il a de l'autorité sans être tyrannique ?” Zizhang dit : “Quels sont les quatre fléaux ?” Le Maître dit : “La terreur qui cultive l'ignorance et pratique le massacre. La tyrannie qui exige des récoltes sans avoir semé. Le pillage qui se perpète à coups d'ordres incohérents. La bureaucratie qui dénie à chacun son dû.” » Voilà deux millénaires et demi que le Maître, outre la dénonciation des « quatre fléaux » qui condamnait par avance la société maoéenne, a exposé comment permettre à des Chinois de vivre demain comme hier dans une « société harmonieuse ». Pour quelque temps encore,

l'«harmonie» ne devrait pas être trop difficile à atteindre. Bien des Chinois conservent la mentalité du grand-père Qi que laissent paraître ces lignes traduisant la réaction du vieil homme au début de l'été 1937, quand les Japonais commencent à envahir la Chine : « Il était content. Avec des provisions et des légumes salés pour trois mois, même si le ciel s'effondrait, la famille Qi serait en mesure de résister : “Si ces diables de Japonais viennent encore nous chercher des histoires, eh bien, laissons-les faire ! En 1900, quand l'armée des Huit Puissances est entrée à Pékin et que même l'empereur s'est enfui, personne ne m'a coupé la tête ! Si les Huit Puissances n'ont rien pu faire, on ne va pas se laisser impressionner par les soubresauts de quelques Japonais ? De toute façon, ici, on a de la chance, les troubles ne durent jamais plus de trois mois. Ce n'est pas une raison pour être négligent et il vaut mieux mettre de côté quelques provisions, hein ?”⁴ ». Le malheur rend endurant, le cœur, plutôt confiant.

Mes jugements parfois un peu candides

Un de mes amis, ancien diplomate, qui passe en Chine de nombreux mois par an, est sévère avec la ville de Pékin et le gouvernement chinois, quant à la rénovation de la Ville tartare : « Nous avons assisté à une entreprise de vandalisme, doublée d'une course éhontée à la spéculation. » Si je me permets de comparer l'entreprise avec l'haussmannisation de Paris, sous le Second Empire, il me juge indulgent – indulgence qu'il explique par le fait naturel que je n'ai pas vu Pékin et ses vieux quartiers, avant ! Il ne pardonne pas au pouvoir les destructions de milliers de *siheyuan*, ces « jardins entourés de quatre pavillons » qui, tout au long des cinq ou six derniers siècles de l'histoire pékinoise, mais pas seulement pékinoise, ont été le modèle des résidences bourgeoises, des palais, des temples, voire des bureaux des ministères. Il insiste : « Il y avait des *siheyuan* tout simples et d'autres infiniment élaborés, j'ai

4. Lao She, *Trois générations sous un même toit*, Folio, t. I, p. 33-34.

la chance de vivre dans un *siheyuan* de taille moyenne ; c’est un enchantement que je suis obligé de défendre ; certaines personnes, non dénuées de pouvoir, aimeraient bien me voir le quitter. Je plaiderai, s’il le faut ! » Il aime la Chine et m’adressera, début 2008, une lettre relative à un article que j’avais donné sur la question « Comprendre la Chine ». J’y mettais en cause un ami très cher et « de grande culture » qui avait usé de l’expression « horrible Chine » à propos, moins, il est vrai, de la tradition du Grand Empire que de son présent état. Cette lettre, je la livre ; elle aidera le lecteur à relativiser mes jugements, qu’il estime parfois un peu candides ! Et il explique : « Vous voyez les choses d’en haut, vous autorisant des classiques chinois, quand je parle seulement en observateur d’en bas, imparfait, mais assidu, depuis quelques décennies, de la vie chinoise » ! N’est-ce pas plein de charité à mon endroit ?

Il m’écrivait donc :

Quelle faveur votre ami “de grande culture” vous a faite en s’exprimant en toute simplicité sur la Chine qu’il ne connaît pas. Il a ouvert la voie à une large et vaste discussion. “Simple justice”, “minimum d’humanité”, “état de droit”, toutes ces notions revêtent en Chine une signification autre qu’en Europe. Et rien n’est simple. Vous déclinez très bien les différentes formes de justice selon les époques de l’histoire chinoise. La justice selon l’autoritarisme légiste et la justice plus humaine des rites : *fa* (loi) et *li* (usage, rite), se partagent encore l’âme et le système chinois⁵. Votre réaction s’élève contre l’expression “l’horrible Chine”. Et vous faites bien parce que, si la Chine a toujours été et reste encore un pays aux multiples horreurs, elle connaît aujourd’hui une aspiration non seulement au bien-être qu’en Occident nous recevons de manière passive, mais aussi au bien faire. Dans le passé, nombre de mandarins ont pris de grands risques pour alerter l’Empereur. Aujourd’hui il y a des avocats, des particuliers hardis qui défendent le petit Chinois dont on

5. « Dans notre monde occidental, “*fa*” et “*li*” sont parfois opposés. Je me rappelle une discussion à la Chambre de Commerce Internationale, organisation de l’entrepreneuriat mondial, entre une personnalité américaine et M. Maurer, ancien patron de Nestlé. Si l’Américain mettait sa confiance dans une réglementation détaillée, Maurer rejetait cette approche et appelait à des principes qui devraient guider les entrepreneurs. » (Anton Smit-sendonk)

vole la maison et la terre. Il y a des élites culturelles, entrepreneuriales, spirituelles. Partie d'entre elles, hélas, se trouve en prison. Réagissant contre l'expression "horrible Chine", vous inclinez peut-être un peu trop vers l'optimisme. À preuve, vos commentaires sur Hu Jintao, en position "impériale" de "grand éducateur". Pour moi son discours est plutôt une litanie d'incantations, avec, comme il sied dans les litanies, de multiples répétitions – parfois de peu de sens comme la ritournelle du socialisme "aux caractéristiques chinoises".

«En vous référant à la pensée chinoise des différentes époques, avec tous ses contrastes : légistes, confucéens, néo-confucéens, etc., vous privilégiez la dimension du temps. Elle offre une impression de variété, mais nul critère, nul moyen d'y faire un choix ! Le vice de la préférence accordée à une "philosophie pratique" centrée sur le bon gouvernement, que vous illustrez très bien, est que sa pratique elle-même n'offre au peuple chinois aucun critère de choix. Est-ce que ces diverses philosophies sont vraiment une philosophie ? Est-ce que la durée, même comptée en millénaires, voire en *wan* (10 000 années) comme vous dites, a une signification quelconque ? Chez nous, en Europe, le "bon gouvernement" fut aussi un critère important, mais il était solidement sous-tendu par des valeurs transcendantes. L'Europe, ancienne autant que la Chine, a absorbé plusieurs civilisations. Nous sommes aussi vieux que les Chinois, mais différemment et plus richement. Et nous n'ignorons rien du *ren*⁶ qui, chez nous, a revêtu l'aspect bien connu des Sept Œuvres de Miséricorde⁷ tirées de l'enseignement du Christ. À le rappeler, c'est vrai, nous partageons avec les Chinois le plaisir d'énumérer des obligations morales ainsi que le fait pour la millième fois Hu Jintao !

«Pour moi, la dimension de la Chine ce serait plutôt l'espace, si vaste avec sa population énorme. Cette dimension impose la dureté ; laquelle est l'élément unificateur, hors de quoi nul choix n'est possible – encore que cela demande examen. L'individu n'est rien, l'État est tout. Le petit Chinois pourra toujours se réfugier devant quelque heureux jardin miniature, s'évader dans la calligraphie... Je veux bien m'abstenir de toute réprobation, de condescendance – ainsi que vous le suggérez. Mais votre réaction à ce qu'a dit votre ami (auquel vous devez être

6. *Ren*, « vertu d'humanité, bienveillance envers autrui, libérale, universelle et désintéressée, participation de l'homme à la vertu du Ciel », *Dictionnaire français de langue chinoise*, Institut Ricci.

7. Nourrir les affamés, désaltérer les assoiffés, vêtir ceux qui sont nus, ensevelir les morts, accueillir les étrangers, visiter les malades, visiter les prisonniers.

reconnaissant de vous avoir ouvert une porte) me semble dans la tradition optimiste de pères jésuites. Le fait que vous citiez Teilhard de Chardin renforce cette impression. Vous finissez très bien en invitant votre ami de faire quelques séjours là-bas... Nous sommes toujours en état d'apprentissage quand il s'agit du monde chinois. Merci de m'avoir donné l'occasion de partager avec vous quelques impressions.»

« Peuple doux, honnête, paisible... »

Je veux bien, Cher Ami, ne pas me tromper plus que les jésuites Ricci, Gerbillon, Gaubil, Amiot, savoir observer, comme eux, la Chine, avec mes yeux, ma curiosité culturelle, mon cœur ! Et comment oublierais-je après ce que j'ai vu moi-même, ce que du peuple chinois disait le jésuite Amiot, alors depuis quarante ans en résidence à Pékin ? Il parlait d'un « peuple doux, honnête, paisible, complaisant même, amateur de l'ordre, plein d'égards par principe pour les étrangers, et toujours disposé à l'indulgence quant à leurs défauts » ? Encore un mot, il est d'un Chinois – Gou à nouveau – et date donc du lendemain de la Première guerre mondiale ; il souligne ce qu'Alain Peyrefitte eût volontiers appelé « l'exception chinoise », comme il voyait en notre commune nation, à lui et à moi, « l'exception française ».

Les Chinois sont, dans une certaine mesure, un peuple dont le développement s'est arrêté. Le peuple chinois qui forme depuis si longtemps une nation, est aujourd'hui une nation d'enfants. Mais il est très important que vous vous rappeliez que cette nation d'enfants qui vit de la vie du cœur, qui est primitive par de nombreux côtés, possède encore un pouvoir d'intelligence et de raison que vous ne trouvez pas chez un peuple vraiment primitif, un pouvoir d'intelligence et de raison qui lui a permis de traiter les problèmes difficiles et complexes de la vie sociale, du gouvernement et de la civilisation avec un succès que, je ne crains pas de le dire, les nations antiques et modernes de l'Europe n'ont jamais pu égaler, un succès tel qu'il leur a permis de maintenir dans la paix et dans l'ordre la plus grande partie de la population du continent asiatique et de la réunir en un grand Empire⁸.

8. Gou Hongming (Kou Houn Ming), *op. cit.*, p. 98.

22% de l'humanité aujourd'hui, à certaines époques, plus du tiers – réunion, il faut le dire formidablement houleuse à intervalles parfois rapprochés au regard de plus de 4 000 ans d'histoire. Gou d'ailleurs revient un peu plus loin sur ce développement «arrêté», le corrige : «Il serait plus juste de dire que les Chinois sont un peuple qui ne devient jamais vieux. Le trait admirable du peuple chinois est qu'il possède comme une éternelle jeunesse⁹». Elle explique sa prodigieuse vitalité, ses troubles soudains et violents faisant suite à une obéissance et une endurance surprenantes, la nécessité d'un gouvernement autoritaire, hier, père-et-mère (*fumu*) impérial sévère aux turbulences, aujourd'hui «précepteur» pointilleux et jaloux d'être obéi, au gré de la nécessité. Au vrai, indifférent à la majorité : «Le Ciel est haut et l'Empereur est loin», dit un dicton millénaire ambigu !

9. *Id.*, p. 99.

Chapitre I

Pékin 2006

Partis de Paris à dix-neuf heures, nous étions à Pékin neuf heures plus tard. Midi approchait. Descente d'avion, contrôle de police, récupération des bagages et contrôle de douane ne prennent pas une demi-heure. L'aéroport semble plus fréquenté qu'en 2002. Cela se sent dans les halls, se voit sur les pistes. Un taxi nous attend. Un guide francophone (ou anglophone) doit l'accompagner, qui nous mènera à notre hôtel, une maison traditionnelle dans le quartier central de Wangfujing. Le guide parle anglais et conduit lui-même la voiture dans laquelle nous montons moins d'une heure après que notre avion a touché la terre chinoise. L'autoroute par quoi nous gagnons Pékin en une demi-heure a, par rapport à nos visites des années antérieures, perdu une partie de son pittoresque. Les taxis désormais verts et bruns ne dominent plus le flot, les voitures particulières sont aussi nombreuses, sinon plus nombreuses qu'eux ; les camions antédiluviens aux chargements hétéroclites ont disparu, les vélos aussi. Demeure toutefois cette impression, longtemps connue dans les pays méditerranéens, d'un monde où le souci du neuf, du propre, du bien réglé, le cède ici et là à un bricolage fataliste. Est-ce dû à ce qu'à travers les arbres qui ont forcé, on distingue encore à quelques dizaines de mètres de la voie de sommaires bâtiments sans étage dont la vocation est difficilement définissable ? Aux cantonnières qui nettoient caniveaux et abords sans l'ombre d'une protection ? La Chine ne revêt toujours pas (je redoute qu'il ne lui vienne) cet aspect aseptisé que l'on connaît à nos

contrées d'Europe dès qu'elles songent prestige ou sécurité – cet environnement qui semble vous faire la morale ! L'environnement chinois n'éprouve aucun complexe à vous dire : « Mei guanxi » – « Ce n'est pas grave, ne t'en fais pas ! » Un trou dans la chaussée, une barrière métallique ravaudée avec des tiges de bambou, quelques rails de sécurité qui manquent, un agent de la circulation sous un parasol publicitaire ? « Mei guanxi ! » Il fait beau. La vue sur Pékin est claire, mais, à mesure que nous approchons, le bleu du ciel le cède au gris : humidité et pollution. Combien y a-t-il d'immeubles nouveaux, de tours nouvelles depuis quatre ans ? Impossible à dire. Sensation nette, en revanche : sa densité fait que le décor ne sent plus le chantier. À Jianguomen, l'ancien observatoire où sont gardés les instruments de visée et de mesure du P. Verbiest et de ses successeurs, me semble encore plus petit que dans mon souvenir. Cette ville moderne aux constructions ambitieuses affichant des raisons sociales en lettres gigantesques suggère, comme Shanghai, non plus un audacieux défi, mais une assise résolue et définitive. Nous ferons le même constat à Xi'an, six millions d'habitants dans son agglomération, et à Nankin, cinq millions et demi. Pékin et les grandes villes chinoises offrent, quels que soient les immenses progrès qui restent à faire à la Chine, l'image d'une puissance ambitieuse et sûre de soi.

Un quartier de Pékin que nous ne connaissons pas

Nous avons choisi un hôtel dans le quartier de Wangfujing, car il nous était de là facile de nous repérer, nos précédentes résidences étant l'une à Wangfujing, l'autre à Chongwenmen, quelque deux kilomètres et demi au sud-est – une paille. Surprise : on ne nous attend pas. Nous nous étonnons, montrons notre « voucher ». La réceptionniste est très gênée, passe ou fait mine de passer deux ou trois coups de téléphone et – nous sommes en Chine, on ne rompt jamais brutalement – nous dit : « Revenez à deux heures et demie, une chambre sera prête ». Nous posons nos bagages et sortons à la recherche d'un bureau de change puis d'un restaurant où

avalier un bol de nouilles. À deux heures et demie nous voici de retour à l'hôtel, où l'on nous prie d'attendre un instant. Quelque temps passe et la demoiselle nous appelle. Chambre ? Non : téléphone. Je prends l'appareil. Une dame, dans un français tout à fait correct, confirme : il y a eu une erreur, mais un de ses collègues arrive et va nous conduire ailleurs : « Un hôtel de meilleure catégorie, vous serez mieux. » Je suis contrarié mais décidé à garder mon calme. « Si... », dis-je à mon épouse. Je n'ai pas le temps de finir ma phrase, l'émissaire annoncé est là. Lui aussi parle français, il a travaillé à Paris, à la Maison de la Chine. « Je ne vous emmène pas loin... C'est mieux là-bas... », etc. Nous avons roulé un bon quart d'heure, vers le nord, au milieu d'une circulation assez dense, et nous sommes arrivés à *Di'anmen Dongdajie*¹, large avenue est-ouest à quelque deux kilomètres au nord de la Colline au Charbon, elle-même au nord de la Cité Interdite. C'est un quartier de Pékin que nous ne connaissons pas. Un instant, il nous paraît loin de tout. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Notre guide tourne à droite, nous montons vers la Tour du Tambour, longeons un vaste *hutong* ; il nous dit : « Il y a des travaux partout, je ne sais pas par où entrer ». Il tourne, tourne et finit par emprunter une voie interdite à tout véhicule. La circulation y est d'autant plus difficile qu'il y a des travaux, en effet, mais des voitures aussi, un peu partout au long de la rue ! Cela n'empêche pas notre homme de nous expliquer ce qu'est un *hutong* et de nous apprendre que le mot vient du mongol *hottog* qui signifie « puits ». Je sens qu'il va nous parler des familles groupées autour des puits, mais nous touchons au but – *Lusong yuan*. L'hôtel est une maison traditionnelle en rez-de-chaussée, un *siheyuan*, comme on dit à Pékin, avec une trentaine de chambres, des halls, des salons, deux cours, une grande qui sert de salle à manger de plein air, et une petite, à l'écart. Notre chambre donne sur elle. Nous n'y verrons à peu près jamais

1. *Di'anmen* : porte de la Paix terrestre. *Dajie* (*takieu*), « grande rue ». Ce mot qui suit le nom de l'artère est souvent précédé de *bei*, *nan*, *dong* ou *xi* : les quatre points cardinaux, N, S, E, O. Ou encore de *nei*, « intérieur », ou *wai*, « extérieur ». Cela peut aider à se repérer.

personne, elle sera notre fumoir. Avant de quitter le sieur Yong je lui demande s'il peut confirmer notre retour vers l'Europe depuis Shanghai et lui tends mon billet ; il sort son portable (il l'a déjà fait une demi-douzaine de fois tandis qu'il nous conduisait), presse sur deux ou trois boutons, porte l'appareil à son oreille, prononce trois ou quatre courtes phrases, remet son appareil dans sa poche et me dit, avec un large sourire : « C'est fait. Les Chinois utilisent beaucoup le portable maintenant ». Le pays, en effet, ne compte pas loin de trois cents millions d'abonnés et le portable a tant provoqué d'accidents de la circulation, que l'utiliser au volant est désormais passible de prison.

Gulou, la Tour du Tambour

Nos affaires rangées, une douche prise, moi rasé, nous sommes sortis à travers le *hutong*, plutôt à l'aveuglette. Il y a des travaux partout : égouts, électricité, au milieu de l'habitat assez miséreux que nous nous attendions à y voir. Par endroits, les maisons ont été désertées ; les bâtiments, à moitié détruits. Que va-t-on bâtir à leur place ? Où sont passés leurs occupants ? Je ne sais pas où sont les anciens habitants de ces courées, mais un peu d'attention montre que les destructions sont sélectives. Apparemment et dans ce quartier au moins qui entoure la Tour du Tambour et la Tour de la Cloche, tout ce qui peut présenter un quelconque intérêt architectural : constructions traditionnelles de la fin du XIX^e siècle donc et de la première moitié du XX^e – semble devoir être réhabilité. C'est-à-dire, à la chinoise, remis à neuf. Nous sommes les seuls *chang bizi* – « Long Nez » – à déambuler dans le quartier et attirons l'attention de certains : les vieux et les petits enfants notamment. Nous voyons plus d'enfants que lors de nos précédents séjours : affaire de quartier, pas de natalité. Nous aboutissons bientôt à la limite occidentale du *hutong*, entre la Tour du Tambour et de la Colline au Charbon. Nous sommes en face du Houhai dont nous avons reconnu les rives en 2002 et qui nous avait, nous semblait-il, emmenés très loin du centre. Houhai est au nord de Beihai, la grande

pièce d'eau au nord-ouest de la Cité Interdite. Il est entre Xihai et Qinhai : ces trois petits lacs se commandent. Des gens y pêchent, d'autres s'y baignent. Bars, restaurant, boutiques de souvenirs en longent les rives, bien plus nombreux que lors de notre première visite. Nous y avons retrouvé les barques à tête de *Donald* vues sur Beihai en 1999 – à mon grand scandale ! Le jour commençait à tomber. Nous avons longé le lac un moment, puis rejoignons le pied de la Tour du Tambour. Ça et là, des hommes jouaient aux cartes, au mah-jong. Le pourront-ils encore longtemps ? Je veux dire : en ces lieux convoités. Les rives des lacs paraissent vouées à un avenir « bourgeois ». Maisons particulières et établissements luxueux ont commencé depuis un moment déjà à y sortir de terre. Les villes de Chine comme du reste du monde ont toujours connu les panachages sociaux. En Occident, ils ont disparu jusqu'à faire quitter les quartiers chics à toute forme d'artisanat, puis de commerce. Le même genre de migration se dessine dans l'Empire, à mesure que l'habitat populaire est assaini. Pour l'heure, on trouve encore de ces logements en quoi un Européen ne verrait qu'un taudis à cent mètres, côté ouest, de la grande artère commerciale de Wangfujing, quand le quartier voisin compte magasins de luxe, hôtels de grand standing et hautes administrations.

La Tour du Tambour était fermée, nous l'avons contournée, nous avons fait de même de la Tour de la Cloche, puis nous avons obliqué vers l'est, à travers les *hutong* toujours. Nous respirions les odeurs de cuisines : friture, herbes. Les gens s'installaient devant leur porte pour dîner. Certains cuisinaient dehors, qui sur un brasero à charbon, qui sur un réchaud à butane. Beaucoup parlaient et très fort. Nous passions, mais n'existions pas, la Chine préparait son dîner ici, l'entamait là. Nous nous sommes bientôt retrouvés sur *Gulou Dongdajie* – *Gulou*, Tour du Tambour – que nous avons commencé à longer, sachant, au nom de la rue, que nous étions dans la bonne direction, mais n'ayant qu'une idée assez vague de la distance à couvrir. À Pékin, on croit toujours que l'on est à deux pas de son but – oui, des pas de géant ! *Gulou Dongdajie* est un quartier populaire, mais n'a plus l'aspect du *hutong* : habitations à

étages, immeubles administratifs, magasins à bon marché, foule sur les trottoirs, circulation intense sur la chaussée comme n'importe quel quartier populaire d'une ville du monde développé – sauf à jeter un regard curieux sur la tenue des passants, les vitrines douteuses, les entrées des immeubles. Il y a alors près de trente heures que nous sommes éveillés et commençons à le ressentir. Nous sommes arrivés enfin à *Jiaodaokou Nandajie* qu'il nous fallait suivre vers le sud. Après un bon kilomètre, un panneau nous indique *Lusong yuan*. Il est près de huit heures, où irons-nous dîner ? Pourquoi ne pas essayer l'hôtel ? Ce n'est pas un établissement à prétention internationale, nous pouvons espérer y manger chinois. Sur le comptoir de la réception, j'aperçois la livraison du jour de *China Daily*, le titre retient mon attention : « Des équipes d'audit vont pratiquer des contrôles à tous les niveaux ». Ce n'était pas la première fois que je lisais ce genre d'annonce dans la presse chinoise. Je repensai à la diatribe lancée en juillet par Hu Jintao, à l'occasion du 85^e anniversaire du PCC, contre la corruption² et à son ambition, répétée de mois en mois depuis le 5^e plénum du XVI^e Congrès, en 2005, de faire de la Chine « un monde harmonieux, en paix durable et de prospérité commune ». À cette fin, rien n'est subsidiaire. En témoigne une observation du primat d'Angleterre, archevêque de Cantorbéry, Mgr Williams : tandis qu'il visitait la Chine, quelques semaines après nous, une « personnalité éminente du gouvernement » reconnu devant lui « le rôle important des écoles chrétiennes dominicales qui concouraient au développement d'une moralité publique réfléchie et stable dans le pays³ ».

Le dîner, dans la cour du *Lusong yuan* et la douceur du soir, était chinois, simple et de qualité, l'établissement était silencieux. Couchés à neuf heures, nous avons dormi douze heures. Au réveil, nous étions prêts à affronter Pékin. Nous avons commencé par

2. La corruption n'est pas un mal exclusif des « dictatures ». Dans le pays « démocratique » qui jouit des institutions « que-le-Général-nous-a-léguées », elle se porte bien. À la question : « Pensez-vous que les élus et les dirigeants politiques sont plutôt corrompus ? », la réponse positive des Français est passée de 38 % en 1977 à 55 % en 1990 pour atteindre 60% en 2006. (Cf. *Le Figaro*, 20/10/2006)

3. *Églises d'Asie*, (revue des Missions étrangères de Paris), n° 450, 01/11/2006.